

avant que les Espagnols commis particulièrement à sa garde eussent eu le temps de le couvrir de leurs boucliers. Il fut porté sur-le-champ par ses propres serviteurs dans son appartement. Les Mexicains, en le voyant frappé, furent saisis d'un grand effroi; les remords succédèrent à l'outrage, et la douleur prit la place de la vengeance satisfaite. Toutefois cette pitié n'était que pour Moctezuma, et l'on continua de combattre les Espagnols jusqu'au moment où les chefs de la noblesse et Cortès entrèrent en pourparlers sur le lieu même où le malheureux monarque venait d'être renversé. Cortès essaya vainement de les séduire par ses promesses : Partez sur-le-champ, lui répondit-on, fuyez loin de tout un peuple qui vous déteste, car il a juré de mourir ou de vous exterminer tous. On se sépara, la menace à la bouche et la haine dans le cœur.

Les hostilités recommencèrent sur tous les points. Dans une suite d'actions sanglantes les machines de Cortès furent brisées, quelques ponts pris et repris; l'artillerie fit ses ravages accoutumés, et cependant l'avantage ne demeura point aux Espagnols; ils ne purent gagner un pouce de terrain et se virent contraints de rentrer dans leurs quartiers, poursuivis par les Mexicains qui s'emparèrent du grand temple voisin, et s'établirent sur le point le plus élevé. Cinq cents nobles occupèrent cette formidable position où ils firent porter des vivres de toute espèce et une incroyable quantité de pierres. Tous étaient armés de longues lances garnies au bout de morceaux d'obsidienne plus larges, moins affilés et aussi tranchants que le fer des lances espagnoles. Il était nécessaire de les chasser à tout prix d'un point qui commandait la forteresse. Jean d'Escobar, avec un détachement de soldats choisis, fut chargé de cette attaque; bien que cette troupe d'élite, accoutumée à vaincre, fit des prodiges de valeur, elle fut trois fois repoussée. Cortès, qui voyait toute l'importance de cette position, ne pouvait la laisser aux

maines de l'ennemi sans exposer ses gens à être écrasés jusqu'au dernier. Quoique blessé à la main gauche d'un coup qu'il avait reçu dans une des précédentes affaires, il se fit attacher son bouclier, et, suivi d'une bonne partie des siens, il gravit les marches de la tour avec une audace dont il n'avait pas encore donné de preuves plus éclatantes. Il renversa tout ce qui s'opposait à son passage; sa bonne épée n'avait pas un moment de repos, et celles de ses compagnons n'étaient pas oisives, car ils avaient affaire à l'élite de la noblesse, à des hommes aussi braves qu'eux, et qui ne faisaient ni ne demandaient quartier. Plusieurs Espagnols furent renversés en montant à l'assaut, mais, dit Cortès, avec l'aide de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge sa mère, dont l'image avait été placée dans la tour et qui ne se retrouva plus, nous montâmes et nous parvînmes à combattre les Indiens corps à corps. Ce fut une mêlée terrible que celle de plusieurs centaines d'hommes sur une plate-forme élevée de soixante pieds, et qui ne présentait qu'une surface de quelques toises carrées. Cette lutte dura trois heures. Tous les cinq cents nobles furent tués soit par l'épée, soit en tombant sur les terrasses inférieures, où ils se précipitaient plutôt que de se rendre. Dans ce combat, le plus acharné de ceux qui s'étaient livrés, les Mexicains se défendirent avec un ensemble qu'ils n'avaient pas encore montré, avec un courage digne d'un meilleur sort. Quarante-six Espagnols y périrent, et presque tous les autres furent blessés. Longtemps après la conquête, les Tascalans et les Mexicains en conservèrent le souvenir sur leurs peintures.

Le succès de cette journée ne découragea pas les Mexicains; ils se présentèrent sur plusieurs points; et Cortès, sans prendre un instant de repos, se vit forcé à recommencer le combat dans les rues qui aboutissaient à son palais. Monté sur son cheval de bataille, passant dans les rênes son bras blessé, et tenant sa lance de l'autre, il se porta de sa personne dans la

grande rue de Tacuba, où la lutte était la plus vive, où les Mexicains pouvaient se développer avec le plus de facilité. Suivi de quelques cavaliers, il rompit d'abord les masses serrées, et se fit jour au milieu d'elles; chaque coup de lance était mortel dans l'épaisseur de la foule. Cependant, emporté par son audace, il se vit séparé de ses gens, et sa retraite coupée par le gros des ennemis qui fuyaient devant son infanterie. S'élançant dans une autre rue qu'il croyait plus libre, une nouvelle troupe de Mexicains se présente à sa vue, entraînant au milieu d'eux son meilleur ami, André de Duéro, tombé de cheval, fait prisonnier, et qu'ils conduisaient en triomphe au temple voisin pour le sacrifier. A cette rencontre, la rage de Cortès ne connaît plus de bornes; ses forces redoublent; il se jette au milieu de la foule, il renverse ceux qui veulent s'opposer à son passage; il dégage son ami, qui, libre de ses mouvements, saisit son poignard, frappe tout ce qui l'approche, se fait jour, et parvient à retrouver son cheval et sa lance. Ces deux braves s'excitant à l'envi, firent un affreux carnage des Mexicains. Tous deux, couverts de sang et de poussière, rejoignirent leurs gens qui, eux-mêmes, avaient eu fort affaire avec l'ennemi, dont ils avaient fini par triompher. Cortès aimait à raconter cette aventure qu'il regardait comme la plus heureuse de sa vie.

Pendant que ces choses se passaient, Moctezuma gisait mourant au milieu des Espagnols. Frappé par ceux qui si longtemps l'avaient vénéré comme un dieu, il ne pouvait se résigner à ce dernier degré d'infortune. Quelque graves que fussent ses blessures, elles n'étaient cependant pas mortelles, et il se serait facilement rétabli, s'il eût pu maîtriser l'agitation de son esprit, s'il n'eût point aigri son mal de tous les souvenirs de sa grandeur passée; là était la plaie vive et incurable. Sa raison s'égarait devant l'idée qu'il n'était plus qu'un objet de mépris et de haine pour ses sujets. Dans un accès de désespoir il déchira

l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures et refusa de prendre le moindre aliment. La mort vint promptement mettre un terme à tant de souffrance. Il expira le 30 juin 1520, dans la cinquante-quatrième année de son âge, après avoir régné dix-huit ans, et passé les sept derniers mois de sa vie prisonnier des Espagnols (\*). A son lit de mort, les moines essayèrent vainement de le convertir à la foi chrétienne. Il resta fidèle au culte de ses ancêtres, et repoussa tout ce qu'on put lui dire de la fausseté de sa religion et de l'excellence de celle de ses oppresseurs.

Aussitôt que le roi fut mort, Cortès s'empressa d'annoncer cette nouvelle au prince Cuiclahuatzin, général en chef des Mexicains. Peu de moments après il lui fit remettre le corps du défunt qu'accompagnaient six nobles et plusieurs prêtres. A la vue de ce lugubre cortège le peuple fit éclater une grande douleur, et ceux qui traitaient Moctezuma de lâche quel-

(\*) Les historiens espagnols varient sur les causes et les circonstances de la mort de Moctezuma. Cortès et Gomara l'attribuent à un coup de pierre reçu à la tête, Solís au refus de se laisser panser. Bernal Diaz dit qu'il se laissa mourir de faim; Herrera assure qu'il succomba à un violent chagrin; Sahagun et quelques historiens mexicains affirment qu'il périt de la main des Espagnols, supposition inadmissible. Il laissa plusieurs fils, dont trois périrent pendant la retraite de Cortès. Le plus remarquable des survivants fut *Iohualicahuatzin*, ou don Pedro Montezuma, d'où descendent les comtes de Montezuma et Tula. Les deux nobles maisons de Cano et d'Andreda Montezuma sont issues d'une des filles de l'infortuné monarque. Les rois de Castille accordèrent à sa postérité les privilèges les plus étendus, et d'immenses domaines dans la Nouvelle-Espagne. Nous ferons remarquer que le véritable nom de Moctezuma était *Moteuczoma*, ou mieux encore *Mocthecuzoma*. On le trouve quelquefois écrit *Moctezoma* et *Moctezuma*. Nous avons adopté cette dernière orthographe qui s'écarte moins de celle des Espagnols plus généralement connue.

ques jours auparavant, élevaient alors ses vertus jusqu'aux cieux et ne tarisèrent pas sur ses grandes qualités. Le corps fut porté au milieu de la place de Copalco où s'élevait le bûcher. La noblesse y vint pleurer suivant l'usage, puis les cendres furent recueillies dans un vase et enterrées avec pompe. On n'oublia rien du cérémonial observé aux obsèques des rois.

La mort de Moctezuma était l'événement le plus fâcheux qui pût arriver à Cortès, dans les graves circonstances où il était engagé. Elle lui faisait perdre tout espoir de transiger avec les Mexicains; elle le privait d'un protecteur et d'un otage précieux; ses forces ne lui permettaient plus d'entreprendre sérieusement la conquête d'une grande ville où le nombre des combattants croissait d'heure en heure par les troupes fraîches qui arrivaient des provinces. Il ne lui restait de salut que dans la retraite; il s'y détermina. Mais fermement résolu à revenir avec une armée plus nombreuse, sous le prétexte de venger la mort de Moctezuma, il voulait que cette retraite donnât encore une haute idée de la supériorité des Espagnols. Tels étaient ses projets, lorsqu'un nouveau mouvement des Mexicains, en le rappelant à de nouveaux combats, vint lui prouver que tous les calculs de la prudence et de l'art militaire peuvent échouer devant le sauvage désespoir d'un peuple qui défend ses dieux et ses foyers.

Cortès aurait eu besoin de quelques jours pour ses préparatifs de départ, mais il demeura bientôt convaincu que tout délai profiterait plus à son ennemi qu'à lui-même. Sur tous les points, les Mexicains élevaient des barricades, rompaient les chaussées, et coupaient toute communication avec le continent. Lui, sans perdre de temps, fit construire un pont mobile de grosses solives et de planches épaisses, à l'aide duquel l'artillerie et les bagages de l'armée devaient franchir les fossés. Ce travail fait, il réunit ses officiers en conseil, exposa la situation critique où l'on se trouvait, annonçant

qu'il se proposait de partir sans retard. On eut ensuite à délibérer si l'on se mettrait en marche de jour ou de nuit. On préféra ce dernier parti, dans l'espoir que les idées superstitieuses des Mexicains les retiendraient dans l'inaction après le coucher du soleil, et sur la foi des prédictions d'un soldat nommé Botello, qui passait pour habile astrologue, et dans la science duquel, selon l'esprit du temps, Cortès, non moins que ses compagnons, mettait une certaine confiance. Ce Botello promettait un succès complet. De vieux militaires redoutaient une marche nocturne sur un terrain coupé, en présence d'ennemis nombreux aux aguets. Ils prétendaient aussi que l'on n'était point en mesure de franchir les fossés avec un pont aussi lourd, aussi peu transportable, et qu'on devait succomber si l'on était sérieusement attaqué. On reconnut bientôt que leur expérience valait mieux que les promesses de l'astrologue.

La nuit du 1<sup>er</sup> juillet (1520) fut fixée pour le départ. Quelques heures auparavant, on avait envoyé deux prisonniers au chef ennemi, sous prétexte de hâter la conclusion d'une suspension d'armes, mais dans le but réel de détourner son attention, et de lui faire croire qu'on attendait tranquillement sa réponse. Cependant on ne perdait pas un moment pour commencer la retraite. Cortès, par ses soins et ses précautions, semblait tout embrasser. Deux cents Espagnols, vingt cavaliers et les meilleurs soldats tlascalans composaient l'avant-garde sous les ordres de Sandoval. L'arrière-garde, plus nombreuse, fut confiée aux officiers venus avec Narvaez; elle avait pour chefs Alvarado et Velasquez de Léon. Cortès commandait le centre, où étaient placés l'artillerie, les bagages et les prisonniers, parmi lesquels on remarquait un fils et deux filles de Moctezuma, et quelques seigneurs mexicains. On avait fait le partage du trésor de l'armée. Cortès voulait abandonner tout ce qui n'appartenait pas au roi; ses soldats, au contraire, ne voulurent laisser que

ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Ils se chargèrent d'or et d'argent avec une imprudente avidité. Elle coûta la vie à plus d'un brave. Il était près de minuit lorsque les Espagnols sortirent de leurs quartiers; ils marchaient dans le plus grand silence, à la faveur des ténèbres et de la pluie, suivant la chaussée qui conduit à Tlacopan, la moins endommagée de toutes. Déjà ils étaient parvenus à la première coupure sans être inquiétés; déjà l'avant-garde était heureusement passée à l'aide du pont volant. Le tour du centre arrivé, l'artillerie et les bagages s'avancèrent lentement sur la lourde machine; leur poids la fit enfoncer dans la boue, dont nul effort humain ne put la dégager. Dans le temps même où cette division du centre, commandée par Cortès, opérât son passage, hommes et chevaux furent tout à coup alarmés par les cris sauvages, par le son rauque des trompettes de guerre des Mexicains. Eux aussi avaient mis le temps à profit; sans se montrer, ils avaient suivi tous les mouvements des Espagnols avec une dissimulation dont on ne les avait pas crus capables. Leurs canots couvraient le lac des deux côtés de la digue. Aussitôt qu'ils avaient vu leurs ennemis engagés, ils avaient commencé l'attaque, avec tant de mesure, avec un ensemble si parfaitement combiné, qu'au même instant les pierres et les flèches partirent de tous les points, et qu'ils s'élançèrent, comme un seul homme, sur les troupes de Cortès; celles-ci, entassées sur un étroit espace et dans les ombres de la nuit, ne pouvaient ni faire usage de leurs armes, ni employer les ressources de cette tactique qui leur donnait une si grande supériorité. Leurs rangs se rompirent; ce fut un affreux péle-mêle, que l'arrivée de l'arrière-garde, poursuivie par d'autres corps d'Indiens, vint augmenter encore. Les trois divisions espagnoles se voyaient séparées les unes des autres par des masses d'ennemis, et chacune d'elles succombait sous le nombre. Tous les habitants de Mexico s'étaient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, et

se précipitaient sur eux comme des hommes ivres de vengeance, qui payent en un jour toute la dette d'une vieille haine. Le désordre devint général; et si les Mexicains avaient eu la précaution de faire occuper la tête de la chaussée, pas un Espagnol n'eût échappé. Les deux dernières brèches de cette chaussée furent enfin franchies par Cortès, suivi d'une centaine de soldats et de quelques cavaliers. Parvenus sur la terre ferme, ils se rangèrent en bataille, et retournèrent plusieurs fois à la charge pour faciliter la retraite de leurs malheureux camarades. Ils allèrent ensuite prendre position à Tlacopan, où ils furent rejoints par quelques Espagnols et un grand nombre de Tlascalans qui s'étaient sauvés à la nage et cachés dans les champs. Le jour vint éclairer enfin cet épouvantable désastre, et montrer l'étendue des pertes qu'on avait faites.

Il manquait plus de deux cents Espagnols, plus de mille Tlascalans, et tous les prisonniers mexicains. L'artillerie, les bagages, les munitions, le trésor de l'armée, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi; et cette armée, déjà si faible avant le départ, n'était plus qu'une poignée d'hommes démoralisés, couverts de blessures et haletants de fatigue. L'âme de Cortès était brisée de douleur: il avait vu tomber ses braves compagnons d'armes; il avait entendu les cris déchirants des Espagnols prisonniers, entraînés par les Mexicains pour être sacrifiés aux dieux. Bon nombre de ses officiers avait péri; il regrettait surtout un de ses meilleurs lieutenants, Velasquez de Léon, son intime ami, cet homme de guerre si loyal dans ses attachements, et qu'on regardait comme la seconde personne de l'armée. Ses tristes pensées lui arrachèrent des larmes; assis sur une pierre, il pleura sur tant de morts; et ce témoignage de sensibilité d'un courage si ferme le fit chérir de ses gens, autant que sa prudence, son habileté, sa valeur l'en avaient toujours fait respecter.

Toutefois, dans cette grande infortune, il eut au moins la consolation

de se voir encore entouré de ses braves capitaines Sandoval, Lugo, Olid, Ordaz, Avila, Alvarado, qui avaient échappé à la mort, le dernier surtout d'une manière presque miraculeuse, en franchissant tout d'un saut, appuyé sur sa lance, la dernière brèche de la chaussée. Auprès de Cortès, on revoyait aussi Marina, Aguilar, et le P. Olmédó, si nécessaires pour traverser le territoire des nations inconnues ou suspectes, et se concilier les peuples dont on allait rechercher l'assistance. Il eut encore un bonheur auquel il ne s'attendait pas. Les Mexicains lui donnèrent le temps de respirer. Au lever de l'aurore, ils avaient aperçu parmi les morts, sur le champ de bataille dont ils étaient restés les maîtres, un fils et deux filles de Moctezuma, prisonniers des Espagnols. Un tel spectacle les glaça d'effroi. Ils craignirent, en laissant ces illustres morts sans sépulture, de joindre l'impiété au régicide. Le nouveau roi fut forcé de s'associer à la douleur publique, de suspendre toutes les hostilités, et de donner l'ordre des funérailles avec tout le cérémonial en usage pour la famille royale. On employa à ces pompes funèbres un temps qu'on devait au salut de la patrie; et Cortès eut quelques heures pour réorganiser un peu les tristes débris de sa petite armée.

Tlacopan, très-peuplé, n'était pas une place tenable pour elle; Cortès prit position sur une hauteur voisine, et se fortifia à la hâte dans un temple qui dominait ce point élevé. A cette heure, dit-il, nous n'avions pas un fantassin qui pût se remuer, pas un cavalier qui pût allonger le bras. Les Mexicains ne l'avaient pas laissé occuper cet édifice religieux, consacré à la divinité qui présidait aux moissons, sans le harceler vivement. Ils lui avaient disputé le terrain pied à pied, et fait éprouver de nouvelles pertes. Sa joie fut vive de trouver un abri dans cette enceinte spacieuse et flanquée de tours; et le souvenir s'en conserva si bien dans sa mémoire, qu'après la conquête il y fit élever une chapelle dédiée à la Vierge

de bon secours (de los remedios). Les ennemis, après avoir inutilement essayé de l'en chasser pendant le jour, se retirèrent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit. Des Otomies, qui occupaient deux hameaux voisins, où ils supportaient impatiemment le joug de Mexico, apportèrent quelques provisions à ses soldats affamés.

Tascalala était le seul point où Cortès pût se retirer, où il eût l'espoir de rencontrer des alliés fidèles et les secours de tout genre qui lui étaient indispensables pour continuer la guerre. Un des soldats de cette nation s'offrit à lui servir de guide. Il n'y avait pas de temps à perdre. Cortès se mit en marche au milieu de la nuit, malgré le déplorable état de ses gens. Il se réserva le commandement de l'arrière-garde. Il faut voir dans sa douzième lettre ce qu'il eut à soutenir de combats, à supporter de fatigues, à vaincre de difficultés dans cette longue retraite où il était obligé, pour atteindre le territoire de Tascalala, de côtoyer le lac à l'ouest, de le tourner au nord, et de se diriger ensuite à l'est, marchant toujours au milieu d'un pays insurgé, sans vivres, sans munitions. Jamais le courage et la persévérance n'avaient été mis à plus rude épreuve. Dans les environs de Zacamolco, ville considérable, les Espagnols furent si vivement attaqués qu'en un moment la terre se trouva couverte de pierres et de flèches. Le général reçut deux blessures à la tête; quelques soldats y furent également blessés. Ils nous tuèrent encore une jument, dit Cortès, ce qui nous fit grand'peine à perdre, car, après Dieu, nous mettions toutes nos espérances dans nos chevaux. Nous nous consolâmes de cette perte en la mangeant jusqu'à la peau; nous n'avions pas même à suffire de maïs cuit ou grillé. Les Tascalalans se jetaient à terre et broutaient l'herbe des champs, en priant piteusement leurs dieux de ne point les abandonner.

Voyant que l'ennemi croissait chaque jour en nombre, et que les Espagnols diminuaient à vue d'œil, Cortès fit

faire des béquilles pour que les blessés pussent suivre la colonne et se défendre au besoin. Cette précaution, dont il attribue l'idée à l'esprit saint, sauva quelques heures après bon nombre de siens.

Le jour suivant, il continuait sa marche par les montagnes d'Aztaquemecan, lorsqu'en débouchant dans la large vallée où s'élevait alors la ville indienne d'Otompan, il aperçut l'armée ennemie se développant sur un grand espace. Elle l'attendait disposée en ordre de bataille. Solis porte à deux cent mille hommes cette multitude d'Indiens, réunion de tous les peuples alliés de Mexico, qui habitaient au nord et à l'est des lacs. L'évaluation de Solis est tellement exagérée, qu'en portant cette masse à cinquante mille hommes, on peut se croire encore fort au-dessus de la vérité. Depuis deux ou trois jours les Espagnols entendaient souvent répéter autour d'eux par les petits détachements qui les harcelaient : Avancez, misérables, venez recevoir la récompense de vos crimes. On avait maintenant l'explication de cette phrase mystérieuse. A la vue de cette formidable armée, déployant ses immenses ailes pour envelopper la petite troupe de Cortès qui, dans l'état déplorable où elle se trouvait, ressemblait assez à un bataillon d'invalides en voyage, les plus intrépides ne purent se défendre d'un mouvement de crainte. « Nous regardions cette journée, dit le général, comme la dernière de notre vie, tant nous étions faibles, tant nos ennemis étaient frais et vigoureux; eux pleins d'ardeur et de confiance, nous presque tous blessés, mourant de faim et de fatigue. » Cortès, s'apercevant qu'il régnait quelque hésitation dans ses rangs, s'écria de cette voix formidable qui avait tant d'empire sur ses vieux compagnons, et qui savait si bien prophétiser la victoire : « Amis, le moment est arrivé de vaincre ou de périr ! Castillans, point de faiblesse ! placez votre confiance dans le Dieu tout-puissant, et marchez en avant comme des hommes de cœur. » Ses capitaines, de leur côté,

ne montrèrent ni moins de confiance, ni moins d'audace. Les soldats répondirent par leurs acclamations, tous invoquèrent Jésus-Christ, la vierge Marie et le bienheureux saint Jacques, et l'attaque commença. En peu d'instants la mêlée devint générale. Quatre heures durant, Indiens alliés de Mexico, Espagnols et Tascalalans combattirent avec un égal acharnement; les premiers excités par tout ce que le sentiment de la vengeance peut donner d'énergie; les seconds, par tout ce que peut inspirer l'honneur militaire et le besoin d'échapper à un grand danger. Les Espagnols rompirent plusieurs fois les masses ennemies dont ils faisaient un horrible carnage. Les Indiens, sans se décourager, remplaçaient sur-le-champ les morts par de nouvelles troupes, et revenaient à la charge. Cette poignée de héros castillans diminuait à vue d'œil, et ne pouvait réparer ses pertes. Le moment n'était pas éloigné où elle allait disparaître entièrement, accablée par le nombre. Déjà le découragement gagnait les plus braves, lorsque Cortès prit une de ces résolutions soudaines qui font le destin des batailles. Il se rappela que les armées mexicaines prenaient la fuite aussitôt qu'elles avaient vu tomber leur général, et que l'étendard royal était enlevé. En ce moment, il aperçut le général ennemi paré de ses riches habits militaires, ayant au bras un bouclier d'or, et porté sur une espèce de brancard par quelques-uns de ses officiers. L'étendard de l'empire était attaché derrière lui, et s'élevait de dix palmes au-dessus de sa tête. « Allons à cet homme, et finissons-en, » dit Cortès à Sandoval, Avila, Olid, Alvarado, et à quelques cavaliers qui se trouvaient près de lui : aussitôt, suivi de ces braves, il pousse son cheval en avant, il frappe, il abat tout ce qu'il rencontre, il se fait jour au milieu des masses, il parvient jusqu'au chef ennemi, il le renverse d'un coup de lance. Au même instant, Juan de Salamanca, intrépide cavalier, saute à terre, achève le Mexicain, enlève son brillant panache, s'empare de

l'étendard royal, le remet à Cortès, qui ne l'a pas plutôt aux mains que toute l'armée ennemie, dont les regards étaient fixés sur cette bannière, ne la voyait plus, semble frappée d'une terreur soudaine; elle fuit dans toutes les directions en poussant d'effroyables hurlements. Les Espagnols la poursuivent et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont las de tuer. Jamais victoire ne fut plus complète, ne vint plus à propos, et n'eut de plus importants résultats. Ce fut le plus beau fait d'armes des Espagnols dans le nouveau monde. Ils s'y couvrirent de gloire, et revinrent tous blessés. Sandoval se distingua entre les plus habiles capitaines et les plus braves. Maria de Estrada, femme d'un soldat espagnol, y fit des prodiges de valeur. Les Tlascalans combattirent comme des lions; presque tous périrent. Cortès, par son brillant courage, les ressources de son génie et son admirable sang-froid, fut proclamé tout d'une voix le héros de cette grande journée.

Le butin fut immense : les ennemis s'étaient parés de leurs plus riches manteaux, de leurs plus belles armes, de leurs plumes les plus brillantes, de bijoux d'or et de pierres précieuses. Les Espagnols passèrent la nuit sur le champ de bataille, où ils chantèrent en chœur un *Te Deum* pour remercier Dieu de leur délivrance. Le lendemain, 8 juillet, poursuivant à l'est, ils atteignirent la muraille qui séparait les terres des Mexicains de celles de la république, et s'arrêtèrent à quelques lieues de la capitale. Ils n'étaient pas sans inquiétude sur la réception qui les attendait. Forts et puissants l'année précédente, la crainte avait pu faire les frais de l'alliance qu'on avait contractée avec eux. Faibles aujourd'hui, sans vivres, sans munitions, sans moyens de défense, tous blessés et exténués de fatigue, la politique et l'intérêt ne pouvaient plus rien pour eux. Ils n'avaient d'autres protecteurs que les vertus de leurs hôtes. Les Tlascalans, braves et fideles à la foi jurée, les accueillirent comme des frères malheureux. Les quatre chefs de

la république et une députation de la noblesse allèrent au-devant d'eux jusqu'à Huetjotlipan. Cortès, complimenté comme s'il revenait vainqueur, fut reçu, trois jours après, dans la capitale avec plus de pompe et de magnificence que lors de sa première entrée. Le président du sénat tlascalan, bien qu'accablé par la mort de sa fille, compagne de donna Marina, et qui avait péri dans la nuit fatale, s'efforça de consoler Cortès par l'espoir d'une revanche prompt et complète. Les femmes le suppliaient de se bien préparer à venger la mort de leurs fils et de leurs maris. On l'assura que toutes les forces de la république seraient à sa disposition, et chaque jour le cri de guerre et de mort aux Mexicains se répétait sur son passage. Les Espagnols durent se convaincre qu'avec l'aide d'un tel peuple la conquête du Mexique leur était assurée. Cortès reconnut un tel accueil en distribuant libéralement aux principaux de la république tout le butin qu'il avait fait à Otompan et l'or qu'il avait rapporté de Mexico. Il recommanda à ses soldats d'entretenir avec les habitants les relations les plus intimes, de se conformer à leurs usages, de ménager leurs préjugés, et d'agir en toute occasion de manière à cimenter de plus en plus la bonne intelligence qui régnait entre les deux nations. Au milieu des fêtes qui suivirent son retour, ses dernières blessures, mal soignées, déterminèrent une fièvre cérébrale qui mit sa vie en danger. On assure qu'il ne dut sa guérison qu'à l'habileté des médecins du pays. L'intérêt que tous les Tlascalans prirent à son rétablissement dut le convaincre qu'il pouvait tout attendre de leur affection.

Pendant que les Espagnols se reposaient sous le toit de leurs loyaux alliés, les Mexicains s'occupaient de réparer leurs pertes et d'élire un roi. Leur choix tomba sur Cuitlahuatzin, frère de Moctezuma, son conseiller intime et général de l'armée. A la haine qu'il portait aux étrangers, titre suffisant auprès des électeurs, ce jeune prince réunissait toutes les qualités néces-

saire pour gouverner dans les graves circonstances où se trouvait le pays. Il s'était fait connaître comme chef ou seigneur d'Iztapalapan par son goût pour les arts. On lui devait le palais de cette résidence et les beaux jardins vantés par tous les historiens nationaux. Sa bravoure était célèbre; il commandait en personne dans les derniers jours de l'occupation de Mexico. Il avait dirigé toutes les attaques pendant la nuit de désolation. Il ne fut pas plutôt sur le trône qu'il s'efforça de rendre à cette capitale tout l'éclat qu'elle avait perdu. Il fit rebâtir les maisons détruites, les temples brûlés. Il fit réparer les anciennes fortifications; il en ajouta de nouvelles. Il fit un appel à toutes les provinces pour les engager à se réunir à lui contre les étrangers. Des envoyés choisis parmi les principaux seigneurs de sa cour eurent mission de stimuler le patriotisme de tous les peuples alliés ou vassaux de la couronne. Il promit d'affranchir des tributs ceux qui combattraient pour la défense commune, et chercha à détacher Tlascala de son alliance avec les Espagnols. Il chargea de cette tâche des hommes consommés dans ces difficiles négociations. Admis devant le sénat, et reçus avec tous les égards que ces peuples accordaient aux ambassadeurs, les envoyés mexicains prièrent la vénérable assemblée d'oublier l'ancienne inimitié des deux nations, pour ne voir aujourd'hui que l'intérêt de tous les Etats de l'Anahuac, également menacés par les Espagnols dans leur indépendance politique, dans leur culte religieux, dans leur liberté. Ils proposèrent ensuite une alliance offensive et défensive, et finirent enfin par le plus important objet de leur mission, en suppliant la république d'anéantir ces étrangers ennemis des dieux et de la patrie, pendant qu'ils étaient en son pouvoir. Une telle proposition devait être repoussée par la loyauté tlascalane; elle le fut aussi après une opposition de quelques sénateurs plus clairvoyants que les autres sur les destinées futures de leur pays. Parmi ceux-ci, Xicotencatl, ce jeune

général vaincu par Cortès, se montra le plus zélé partisan de la politique mexicaine, et le plus ardent adversaire des Espagnols. Il les avait dévinés; il les peignit perfides, employant une partie de l'Anahuac à mettre l'autre sous le joug, et réservant à leurs alliés après la victoire un sort égal à celui des vaincus. Les partisans des Espagnols, à la tête desquels était le vieux Maxixcatzin, traitèrent le jeune prophète en véritable séditieux; on le chassa de l'assemblée comme traître au pays, et l'on allait mander les ambassadeurs pour leur signifier le refus du sénat, lorsqu'on apprit qu'ils avaient quitté la ville secrètement, redoutant la colère du peuple, qui murmurait déjà de voir des Mexicains dans ses murs. Les sénateurs s'efforcèrent de cacher aux Espagnols l'objet de cette ambassade et la discussion qui avait eu lieu; mais elle ne fut pas ignorée de Cortès, qui redoubla de soins auprès de ses partisans et de prévenances auprès de ses adversaires, pour s'attacher de plus en plus les premiers, et triompher de l'antipathie des autres. Il demanda même et obtint la grâce de Xicotencatl, mis en prison et privé de son commandement par ordre du sénat. Ce trait de générosité acheva de le rendre populaire.

Non content de lui donner tant de preuves de déférence et d'attachement, le sénat, de son propre mouvement, prêta serment d'obéissance au roi d'Espagne; et, ce qui fut pour le prosélytisme de Cortès un beau triomphe, les quatre chefs de la république, renonçant au culte des idoles, embrassèrent la foi catholique. Le P. Olmédo, moine très-humain, très-tolérant et très-adroit négociateur de ces sortes de conversions, les baptisa. Il est probable qu'un certain nombre de courtisans, de gens du gouvernement et plusieurs habitants suivirent l'exemple des chefs; et l'on peut supposer que le culte chrétien, se ployant aux anciennes idées religieuses du pays, fit, dès ce moment, quelque progrès dans cette partie de l'Anahuac.

Cortès, rétabli de sa maladie et guéri

de ses blessures, ne cessait de penser aux moyens de reprendre l'offensive et de poursuivre ses projets de conquête. Sa position, moins belle sans doute qu'à son départ de Tlascalala, n'avait cependant rien de critique. La colonie de la Vera-Cruz était intacte et même en voie de prospérité. Les Chempoalans restaient fidèles; le dévouement des Tlascalans était sans bornes. Il avait encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui qu'il commandait lors de son premier départ pour Mexico. Il connaissait mieux le pays, et ses revers l'avaient éclairé. Ils lui avaient appris que, pour s'emparer de Mexico, il fallait être maître des lacs. Une flottille de bâtiments légers étant indispensable au succès de ce nouveau plan de campagne, il fit abattre dans les montagnes le bois nécessaire à la construction de treize brigantins qui devaient être portés par pièces détachées sur les bords du lac, assemblés et mis à l'eau lorsqu'on en aurait besoin. Il fit venir de la Vera-Cruz le fer, les mâts et tout le grément des vaisseaux qu'on avait coulés à fond; il tira des mêmes magasins quelques munitions et deux ou trois pièces de campagne. Il mit quatre bâtiments de la flotte de Narvaez à la disposition de quelques officiers de confiance, et les chargea d'aller à Saint-Domingue et à la Jamaïque, pour y recruter des hommes, pour y acheter des chevaux, de la poudre et des armes de guerre. A l'aspect de ces préparatifs qui annonçaient de nouvelles fatigues à endurer, de nouveaux dangers à courir, l'esprit de mutinerie et de mécontentement éclata parmi les anciens soldats de Narvaez, la plupart planteurs à Cuba, qui n'étaient venus à la Nouvelle-Espagne qu'en vue de fonder une colonie, et non de guerroyer. Les derniers événements de Mexico n'étaient pas de nature à leur donner le goût de l'état militaire et la passion des entreprises aventureuses. Toute l'éloquence de Cortès pour les retenir échoua devant la peur de nouveaux dangers. Rien ne put triompher d'une répugnance qui reposait sur une

grande frayeur. Prières et présents, tout fut inutile; et les planteurs de Cuba ne s'apaisèrent qu'avec la promesse d'être renvoyés dans leur île aussitôt que l'expédition que Cortès allait entreprendre contre la province de Tepejacac serait terminée. Ils consentirent même à y prendre part, sachant qu'il s'agissait de venger la mort de quelques-uns des leurs, lâchement assassinés par les Indiens. Les chefs de cette province, divisée en petits Etats confédérés et voisins de Tlascalala, avaient d'abord accueilli les Espagnols avec beaucoup d'empressement, et s'étaient de leur propre mouvement déclarés vassaux de la couronne d'Espagne. Mais la peur, qui les avait conseillés dans cette circonstance, les détermina à se rapprocher des Mexicains lorsqu'ils virent que la fortune abandonnait les Espagnols. Ils en tuèrent quelques-uns qui se rendaient sans défiance de Tlascalala à la Vera-Cruz; ils occupèrent cette route en ennemis, et reçurent garnison mexicaine. Il devenait nécessaire de les punir de leur perfidie, et de rétablir les communications. Cortès allait inviter ses alliés à se joindre à lui lorsqu'on apprit que le territoire de la république venait d'être envahi par les Tepejacacs. Ce fut les sénateurs qui le supplièrent alors d'embrasser leurs intérêts; et il eut la bonne fortune d'accorder comme une grâce ce qu'il avait lui-même l'intention de solliciter. Quatre cent vingt Espagnols et six mille archers tlascalans se mirent en marche sous ses ordres, tandis que le jeune Xicotencatl rassemblait dans les autres villes de la république une nombreuse armée de réserve. Huexotzinco et Cholula fournirent leur contingent. Toute cette réunion d'Indiens montait, dit-on, à cent cinquante mille hommes. Avec de telles forces l'issue de la campagne n'était pas douteuse. En quelques semaines et après différents combats, les Tepejacacs furent écrasés, toutes les cités de leur confédération prises et pillées; leurs habitants réduits en esclavage, marqués d'un fer chaud comme des bêtes de somme, et par-

tagés entre les Espagnols et leurs alliés. Cortès fit élever dans la capitale des Tepejacacs quelques fortifications, et lui donna le nom de *Segura della Frontera* (\*). Les Mexicains, qui occupaient quelques autres cités de cette partie de l'Anahuac où ils comptaient plusieurs chefs tributaires, et dans l'une desquelles (Itzocan) commandait même un prince du sang royal, furent battus dans toutes les rencontres, soit par Cortès en personne, soit par ses capitaines, qui opérèrent particulièrement sur toute la ligne de communication entre Tlascalala et la Vera-Cruz. Dans une seule de ces expéditions, la fortune trahit le courage des Espagnols; quatre-vingts d'entre eux, sous les ordres de Salcedo, chargés de s'emparer de Tochtepec, grande ville située sur la rivière Papaloapan, où les Mexicains tenaient garnison, furent écharpés, tous périrent. Ils furent bien vengés par un autre détachement sous les ordres de Ordaz et Davila; la ville fut prise, saccagée; les Mexicains anéantis; le sang indien coula à flots; mais cette terrible revanche ne rendit pas à Cortès les quatre-vingts braves qui, dans sa position, faisaient un grand vide dans ses rangs.

Cette campagne de quelques mois eut toutefois d'heureux résultats; elle rendit aux Espagnols, avec leur ancienne énergie, le sentiment de leur supériorité; elle accoutuma les Tlascalans à agir de concert avec eux, à se familiariser avec la discipline et la tactique européenne. Elle enrichit leur pays des dépouilles de tous leurs voisins vaincus; elle cimentait leur alliance avec les troupes de Cortès, par le plus puissant de tous les liens, l'intérêt.

(\*) Les villes alors improvisées au Mexique par les Espagnols n'étaient ordinairement qu'un nom nouveau donné à une ancienne ville indienne, dans laquelle on élevait un fort où l'on plaçait quelques invalides, où l'on établissait un certain nombre d'officiers civils et de juges. Depuis longtemps le nom de *Segura della Frontera* est oublié, et Tepejacac ou Tapeaca, comme le prononcent les Espagnols, existe encore.

Elle les disposa à lui tout accorder, assurés de vaincre avec lui. Son heureuse étoile reparut brillante. Des hommes lui arrivèrent, sur lesquels il ne comptait pas; et, pour un général qui commandait à peine à quatre cents soldats, deux cents braves de plus n'étaient pas d'une médiocre valeur; il les obtint de ceux-là même qui lui voulaient le plus de mal, qui conspiraient sa perte. Le gouverneur de Cuba, convaincu du succès de Narvaez, lui fit passer un renfort de cent hommes et quelques munitions de guerre; les deux petits bâtiments qui les portaient se présentèrent dans le havre de la Vera-Cruz comme dans un port ami; l'officier qui y commandait pour Cortès n'eut pas de peine à s'emparer d'eux, et à déterminer soldats et matelots à s'attacher à la fortune de son général. Quelque temps après, trois autres bâtiments plus forts que les premiers vinrent se faire prendre de la même manière. Ceux-là faisaient partie d'une flottille armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, et destinée à partager, dans la Nouvelle-Espagne, les terres conquises. Ils avaient été poussés au nord du golfe par les vents contraires, et la famine les obligeait à chercher des vivres dans le port de leur ennemi. Comme les premiers, ils quittèrent le service du chef qui les avait engagés; et se donnèrent à Cortès. D'autres encore vinrent grossir sa troupe. Dans le même port de la Vera-Cruz entra, vers cette époque, un bâtiment européen chargé de munitions. Cortès acheta toute cette cargaison; il la paya généreusement; et l'équipage, séduit par l'or qu'on lui prodiguait, ne voulut jamais reprendre la mer. Il alla trouver le général à Tlascalala. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'il fut aussi bien reçu que les autres. Par tous ces événements, l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingts hommes, de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fit mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe, mais qui, en Amérique à cette époque, prenaient une importance relative, et déci-

daient de la destinée de grands empires. Ces renforts inespérés permirent au général d'acquiescer sa promesse et de renvoyer ceux des soldats de Narvaez qui ne voulaient plus servir; parmi ceux-ci, il eut la douleur de compter cet André de Duero, auquel il avait sauvé la vie. Alvarado fut chargé de les conduire à la Vera-Cruz, et de présider à leur embarquement. Après leur départ, Cortès se vit encore à la tête de cinq cent cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingts armés de mousquets ou d'arquebuses, et de quarante cavaliers. Il avait neuf pièces de campagne et une abondante quantité de munitions. C'est avec cette petite troupe et dix mille Tlascalans et Indiens auxiliaires que Cortès se mit en marche pour Mexico le 28 décembre 1520, six mois après sa fatale retraite, empressé qu'il était d'en effacer le souvenir par un grand triomphe, et de donner dans le nouveau monde un riche empire à sa patrie.

Mexico était alors dans un état de défense respectable; et, pour en rendre les approches difficiles, toute la science stratégique des Indiens avait été mise à contribution. Dans leur jeune roi, les habitants mettaient une confiance entière; lui ne se montrait pas au-dessous des graves circonstances dans lesquelles il se trouvait placé. Ce fut au milieu des travaux multipliés auxquels il se livrait pour le salut de son peuple, qu'il tomba victime d'un fléau jusqu'alors inconnu aux Américains, de la petite vérole, importée par un esclave maure venu avec les soldats de Narvaez. L'invasion de cette terrible maladie avait eu lieu par les États de Chempoalla et de Tlascalala; elle y avait fait de grands ravages avant de passer sur les terres des Mexicains. Cortès avait eu à déplorer la mort de son vieux et fidèle ami le prince Maxixcatzin; d'autres grands personnages avaient également succombé; on comptait dans le peuple les victimes par milliers. Ceux qui échappaient restaient un objet d'horreur pour leurs compatriotes, tant les traces laissées sur leurs visages les défiguraient.

C'était une triste nouveauté à laquelle les yeux ne pouvaient s'habituer. L'épidémie ne fut pas moins meurtrière dans la grande ville de Mexico; et l'on n'y fut distrait de cette calamité que par l'élection d'un nouveau roi. Quauhtemotzin, jeune homme de vingt-cinq ans, plein de talents et de courage, fut choisi pour succéder à son oncle. Beaucoup moins versé que lui dans les choses de la guerre, il crut devoir continuer ses dispositions militaires et prendre sa politique pour règle de conduite. La Providence le destinait à une bien rude épreuve. Il devait être témoin de la longue agonie de son pays, et clore la liste de ses rois.

Cortès, après avoir passé la revue de tout son monde, et publié divers réglemens pour assurer le respect des personnes et des propriétés, s'avança sur les terres des Mexicains; il entra dans Texcoco le dernier jour de l'année. Quelques nobles venus au-devant de lui le conduisirent au palais royal, où tous les Espagnols trouvèrent place. Le roi, qui s'était caché, se sauva la nuit à Mexico, suivi d'un très-grand nombre de ses sujets, au grand déplaisir du général qui voulait s'en servir comme d'un instrument. Mais il trouva bientôt l'occasion de le remplacer d'une manière beaucoup plus utile à ses desseins. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois à Texcoco, un jeune prince de la famille royale, nommé Ixtlilxochitl, se déclara pour eux, et leur offrit même l'armée qu'il commandait. Malgré son bon vouloir, ils se saisirent de lui, le retinrent à Mexico pendant leur séjour dans cette ville, et l'emmenèrent avec eux à Tlascalala lors de leur retraite; il comptait beaucoup de partisans parmi les chefs de son pays: Cortès, qui s'en aperçut, le fit venir en toute hâte, et le présenta à la noblesse. Son élévation au trône ne fut point contestée. Lui, vivant depuis longtemps avec les Espagnols, familiarisé avec leurs mœurs, leurs usages, leur langue, se montra tout dévoué à leurs intérêts. Il parvint à leur concilier l'affection des grandes

familles de son royaume, et leur rendit d'éclatants services pendant le siège de Mexico. Cette ville prise et détruite; il leur fournit un grand nombre d'architectes, de maçons, d'ouvriers pour la rebâtir. Cortès choisit Texcoco pour son quartier général. Cette seconde ville de l'Anahuac était grande et forte, remplie d'habitations spacieuses et commodes; son peuple était doux et beaucoup plus civilisé qu'aucun autre de ces contrées. Son voisinage du lac en faisait un point fort important pour la construction de la flottille, et pour surveiller en même temps les mouvements de l'ennemi sans avoir rien à redouter de ses attaques.

Pendant qu'on travaillait à Tlascalala à réunir, à préparer tous les bois de construction, Cortès, dont l'activité ne se reposait jamais, s'occupait de soumettre le pays qui entourait les lacs et de réduire Mexico à ses propres forces. On le vit, soit de sa personne, soit par ses lieutenants, attaquer quelques villes importantes du littoral, et négocier avec plusieurs petits États jadis indépendants, qui portaient avec impatience le joug pesant des Aztèques. Trois mois ainsi passés, le général apprit que les matériaux de la flottille étaient prêts. Il ne perdit pas un moment pour les faire venir. Sandoval, qui croissait chaque jour dans sa confiance et dans l'estime de l'armée, fut chargé de la difficile mission d'en diriger le transport et de les escorter. Deux cents soldats et quinze cavaliers l'accompagnaient. Quelques partis ennemis tenaient la campagne du côté de Tlascalala; il les fallait effrayer et punir les habitants du district de Zaltepec, qui avaient surpris et massacré quarante Espagnols et trois cents Tlascalans se rendant de la Vera-Cruz à Mexico. Sandoval commença par cette exécution, qui fut d'autant plus rigoureuse qu'en entrant dans le chef-lieu de ce canton, les Espagnols aperçurent les idoles du temple encore toutes barbouillées du sang de leurs compatriotes. Ils virent la peau de deux figures humaines suspendue à l'autel, et celle de quatre chevaux attachée aux

murailles. Sur ces murailles ils lurent cette mélancolique inscription: Ici Juan Zuste et ses infortunés camarades ont été renfermés. On pense bien qu'un tel spectacle ne permit pas au général de maîtriser la colère de ses soldats; il ne put sauver que des femmes et des enfants qui demandaient grâce. Cette justice militaire faite, Sandoval se rendit à Tlascalala. Tout était disposé pour le départ. Huit mille Indiens portaient les bois équarris et dégrossis, les mâts, les cordages, les câbles, les voiles, les ancres, enfin toute la flottille en pièces détachées, les munitions, les vivres. Sandoval disposa le convoi, et traça l'ordre de la marche avec une prudence et une habileté fort remarquables chez un homme de vingt-trois ans. Il avait à sa disposition trente mille Tlascalans commandés par un des chefs de la république. Le convoi, précédé d'une forte avant-garde, flanqué de nombreux détachements disposés en éclaireurs, cheminait lentement dans un pays accidenté, où pas une route n'était ouverte. Il se développait sur une longueur de six milles. Quelques petits corps se montrèrent au loin; pas un n'osa l'attaquer. Il entra à Texcoco en aussi bon ordre qu'il était sorti de Tlascalala, aux acclamations des Espagnols et des Indiens bien plus surpris encore. Cortès était allé au-devant de Sandoval pour lui faire honneur. Il embrassa tous les principaux chefs des troupes alliées; il les remercia de leur fidélité. En ce moment, le cri de Castille et Tlascalala pour toujours! partit de tous les rangs espagnols et indiens, et se confondit longtemps avec le bruit du canon et des instruments de guerre.

Cortès reprit le cours de ses attaques contre les villes mexicaines du littoral. Dans cette courte et brillante expédition, où trente mille Tlascalans marchaient avec lui, Xaltocan, qui s'élevait au milieu des eaux, fut le théâtre d'une lutte acharnée. L'entrée de Tlacoacan fut disputée par l'ennemi avec un courage digne d'un meilleur sort. Les Espagnols y éprouvèrent une perte d'hommes à laquelle ils n'é-

taient pas accoutumés. La grande et populeuse ville de Quauhnahuac, défendue par une forte garnison, par le ravin profond qui lui servait de fossé, fut prise, grâce à l'audacieuse adresse de quelques Castellans qui, profitant de deux arbres placés des deux côtés du ravin, dont les cimes inclinées formaient comme un pont naturel, franchirent le fossé et pénétrèrent dans la place. Xochimilco, sur les bords du lac de Chalco, célèbre par ses îles flottantes, ses jardins de fleurs, fit pâlir un moment la fortune de Cortès. Là, plus de vingt mille hommes, portés dans deux mille canots, vinrent, pendant plusieurs jours, renouveler le combat. Dans cette lutte acharnée, Cortès eut un cheval tué sous lui; quatre Espagnols furent pris, et, comme eux, il allait tomber aux mains de l'ennemi, lorsqu'il fut délivré par une colonne de Tlascalans. Tous les historiens de cette grande guerre attestent que Cortès payait de sa personne comme un soldat, bien qu'il n'ignorât pas qu'une forte récompense était promise à qui le prendrait vivant. Cette bravoure fut la seule chose qu'il ne put jamais maîtriser.

Dans le temps que son puissant génie préparait la destruction du Mexique, on conspirait contre lui dans son camp. Ce n'était point parmi ses anciens compagnons d'armes qu'il fallait chercher les coupables; ils se trouvaient encore dans ce qui restait des soldats de Narvaez. Un d'eux, nommé Antonio Villafana, était à la tête de la conspiration. Chez lui se réunissaient les conjurés dont il avait la liste; il s'agissait d'assassiner Cortès, Sandoval, Olid, Alvarado, Bernal Diaz, etc., etc., et de reprendre ensuite le chemin de Cuba. La veille du jour désigné pour l'exécution de cet infernal projet, un des complices de Villafana se rendit en secret auprès du général, et lui découvrit tout le complot. Cortès, sans perdre une minute, appelle auprès de sa personne ceux qui, comme lui, se trouvaient désignés au fer des assassins. Il se rend à leur tête chez Villafana; il le fait sai-

sir, il lui arrache et l'avoué de son crime et la liste de ses complices; il y voit avec douleur des noms d'hommes qu'il croyait liés à sa fortune par la reconnaissance; mais, renfermant en lui cette triste découverte, il ne veut pas que son armée, que ses alliés puissent apprendre qu'il existe tant de traîtres autour de lui. Il annonce hautement que Villafana est le seul coupable, et sera le seul puni. Jugé le soir même, il est pendu le lendemain à la porte de sa maison. Cortès, dit Robertson, retira de cet événement l'avantage de connaître ses véritables ennemis entre les Espagnols, et de pouvoir surveiller leurs démarches; tandis qu'eux, persuadés que les détails de la conspiration lui étaient inconnus, s'efforçaient de détourner tous les soupçons en redoublant de zèle et d'activité pour son service. Toutefois, il ne crut devoir donner à personne le temps de réfléchir dans l'inaction sur un pareil événement; il se hâta d'appeler tous les intérêts, toutes les attentions sur la grande entreprise du siège de Mexico.

Huit mille ouvriers du royaume d'Acolhuacan avaient été occupés depuis cinquante jours à creuser un canal de douze pieds de profondeur, et de deux milles de long, pour conduire les brigantins de Texcoco dans le lac; ce travail terminé, Cortès se disposa à lancer sa flottille en présence de toute l'armée. Le 28 avril 1521, Espagnols et Indiens se rangèrent en bataille. Une messe solennelle fut célébrée, où tous les Castellans communierent. Puis le P. Olmédo, dans ses habits sacerdotaux, s'avança vers les brigantins, les bénit, et nomma chacun d'eux à son entrée dans les eaux du canal. Parvenue dans le lac, cette petite flotte mit à la voile; tous les yeux fixés sur elle la regardaient comme l'instrument d'une victoire prochaine. Un *Te Deum* chanté au bruit du canon fut suivi d'acclamations mille fois répétées, qui s'adressaient à Cortès déjà vainqueur de tant d'obstacles. Le général fit alors la revue de ses troupes et de ses munitions de

guerre. Grâce aux renforts qu'il avait reçus, il se voyait alors à la tête de quatre-vingt-six cavaliers et de huit cents fantassins espagnols. On peut évaluer à près de cent mille hommes ses alliés indiens. Il possédait trois grandes pièces de siège en fer et quinze petites pièces de campagne en bronze; les boulets et les balles ne lui manquaient pas; sa provision de poudre ne dépassait guère un millier de livres. Tels étaient ses forces et ses moyens contre la puissante Mexico, où près de deux cent mille habitants, guerriers, vieillards, femmes et enfants, étaient renfermés, bien résolu à s'ensevelir sous les ruines de leur ville. Le siège de cette grande capitale est le plus important événement de l'histoire du nouveau monde, depuis l'époque de sa découverte. Il donne, plus que tout autre fait militaire, la mesure de l'énergique désespoir des Aztèques, défendant à armes inégales et pied à pied leurs foyers domestiques. Plus que tout autre aussi, il nous montre l'habileté de Cortès parvenu à réunir autour de son drapeau tant de peuplades, d'intérêts si divers, de mœurs si différentes, employant avec art ces familles américaines à renverser le dernier boulevard de leur indépendance, et la moitié de l'empire mexicain à mettre l'autre aux fers.

Avant d'entreprendre cette grande attaque, le général espagnol renouvela dans Texcoco l'ordonnance qu'il avait déjà publiée à Tlascala, pour le maintien de l'ordre et de la discipline. C'est une pièce curieuse pour le temps; elle honore le caractère de Cortès; elle atteste son humanité, son esprit de justice. Il disait à ses soldats espagnols et alliés: « Nul d'entre vous ne blasphémera le nom de Dieu et de la vierge Marie. Nul ne se prendra de querelle avec son camarade, et ne portera la main à son épée pour l'en frapper. Nul ne fera violence aux femmes, sous peine de mort. Nul ne s'emparera de la propriété d'autrui. Nul ne punira un Indien, à moins que cet Indien ne soit son esclave. Nul ne pillera sa maison, à moins que le général n'ait per-

mis le pillage. Nul Espagnol n'en usera mal avec un allié américain, mais fera tout, au contraire, pour se maintenir avec lui en bonne amitié. »

Le siège de Mexico ne ressembla point à ceux des places fortes de l'Europe au commencement du seizième siècle. La tactique européenne n'était nullement applicable ici. Point de remparts hauts et épais, point de meurtrières, de tours crénelées, de donjons, de ponts-levis. Mais une grande ville ouverte, une ville coupée de canaux, baignée par les eaux d'un lac, et ne tenant à la terre ferme que par trois longues chaussées. Ses moyens de défense, à elle, étaient dans sa position presque insulaire, dans les terrasses de ses maisons, dans des fossés profonds, dans des barricades, et surtout dans une immense et fanatique population. Déjà, dans la nuit triste et sanglante, nous l'avons vue employer avec bonheur toutes les ressources de la nature de son terrain. Fidèle à la même tactique, elle se borna, dans cette circonstance décisive, à l'étendre sur une plus grande échelle. Cortès partagea son armée, Espagnols et alliés, en trois corps à peu près égaux; il en confia le commandement à ses meilleurs lieutenants, Alvarado, Olid et Sandoval; il fit occuper par chacune de ses divisions une des grandes villes élevées en tête des trois chaussées, les avenues de la capitale. Ces points emportés avec vigueur, les assiégés se virent refoulés dans la place et séparés de la terre ferme. Une autre opération préliminaire leur fut plus fatale encore. Le général espagnol fit rompre les aqueducs qui conduisaient à Mexico la seule eau douce dont on y fit usage; entreprise hardie que les assiégés ne purent empêcher, et dont le succès fut comme le prélude des calamités qui allaient fondre sur eux.

Le 30 mai, le jour de la Fête-Dieu, Cortès, qui s'était réservé le commandement des brigantins et des troupes qu'ils portaient, instruit de l'arrivée des différents corps aux points qu'ils étaient chargés d'occuper, commença l'attaque du côté des lacs; sa flottille